

D'éclatante matière

LE FEUILLETON CLARO



IMAGINEZ QUE DANS LA FOULE DES ROMANS PUBLIÉS EN CE DÉBUT D'ANNÉE, IL EN EST UN QUI TUTOIE LA PERFECTION. Pour cela, ce roman

devrait tenir plus d'une promesse, briller de plus d'un éclat. Il lui faudrait être profondément romanesque sans être extravagant, sombre sans être obscur, torturé sans être alambiqué. Il serait à la fois capable de nouer et de dénouer un bouquet d'intrigues capiteuses, d'avancer à un rythme mesuré tout en étant capable d'accueillir de violents revirements et de stupéfiants dénouements.

On y croiserait des êtres de chair et de sang habités par une parole entière et agités par des silences brisés, non des pantins articulés soumis au bon vouloir d'un auteur ventriloque, et la chair et le sang de ces personnages nous seraient rendus tangibles par la splendeur d'une écriture travaillant le physique et le psychique dans la même torsion savante. Il y aurait des scènes pétries de contrastes qui se graveraient durablement dans notre esprit, des images si fortes qu'elles auraient aussitôt la puissance d'un souvenir.

La matière de ce roman serait tour à tour feu, air, terre et eau, c'est-à-dire que ce roman travaillerait ses formes et ses volumes à partir d'éléments fondamentaux, en en exploitant toutes les complexités, afin que le livre tenu entre nos mains nous donne l'impression d'être vivant, presque animal. On y palperait des murmures, on y verrait saigner des voix : des voix riches mais non point raides, des voix grasses et trop humaines, des voix simples qui inventeraient à mesure de leur déroulement leur propre oralité intime.

Il serait question d'enfantement, de réclusion, d'abus, de trahison, de remords – et toutes les passions exposées y seraient comme irradiées progressivement de l'intérieur, nous parvenant telle la lumière de ces astres éteints depuis le commencement des temps. Ce roman aurait le charme inquiétant d'un labyrinthe, la qualité vertigineuse d'un vortex, il s'en dégagerait une inquiétude mêlée d'effroi, comme si l'on avançait dans une enfilade de pièces de plus en plus rongées par le temps. Chaque phrase réaliserait ses objectifs avoués comme ses desseins secrets, et serait sous-tendue par une musique entêtante. Les replis de l'âme humaine comme les tensions de la nature y seraient empreints d'une perpétuelle vibration.



ILLUSTRATION FRANÇOIS OLISLAEGER, PHOTO JÉRÔME DAYRE

On y prendrait ce plaisir de lecture si rare, celui qui donne l'impression qu'à chaque page tournée une porte s'ouvre et se ferme, une trappe cède, une corde se tend. Un roman qu'on dévore – et qui peut-être, aussi, nous dévorerait, à sa façon. Que lui faudrait-il de plus pour nous mettre à genoux ? Un titre souverain. Mais encore ? Une couverture qui éclipserait toutes les autres, puisque à l'ivresse il faut, n'est-ce pas, un flacon éminemment grisant. N'aimeriez-vous pas poser les yeux et mettre la main sur un tel roman ?

Né d'aucune femme, de Franck Bouysse, répond amplement aux attentes et aux

exigences que nous venons d'énumérer, et il y parvient page à page sans une seule fausse note, sans un seul faux pas, sans arrogance ni prétention. On y découvre le destin de Rose, une enfant de 14 ans que son père vend à un châtelain dépravé qui vit avec sa vieille mère et son épouse alitée – on pourrait se croire dans un conte, un conte tirant sur le gothique mais ancré néanmoins dans un XIX^e siècle on ne peut plus réaliste. Vite fanée, la jeune Rose oppose à l'abjection des hommes la fragile magie de sa voix, une voix que Bouysse a su forger dans le creuset d'une oralité bancale pour mieux en extraire le mercure musical, et qui n'est pas sans rappeler celle forgée en son temps par Céline pour son Bardamu.

Dans ce roman de Franck Bouysse, tout est épiphanique, nécessaire, surprenant, que ce soit la révélation d'un secret ou la peinture d'un détail

L'histoire de Rose nous est racontée dans de petits cahiers écrits de sa main, des cahiers qu'un narrateur, au début du livre, a récupérés dans un asile d'aliénés, et qui formeront l'axe principal du récit, secondés par d'autres points de vue, en particulier celui du père de Rose, Onésime, de sa mère, mais aussi celui d'Edmond, qui pourrait peut-être sauver Rose. Bouysse convie son lecteur à une inéluctable descente aux enfers, et s'il parvient à nous tenir en haleine, pour ne pas dire en apnée, c'est grâce à la précision de sa langue, apte à réinventer les sensations et à recréer les visions sans aucune des facilités dont sont coutumiers bien des romanciers.

Ici, tout est épiphanique, nécessaire, surprenant, que ce soit la révélation d'un secret ou la peinture d'un détail. « *Le soleil-monstre suinte, duplique les formes qu'il frappe en traître, traçant les contours de grandes cathédrales d'ombre sans matière. C'est la saison qui veut ça.* » Et plus loin, ceci : « *Une fois que je me suis retrouvée devant la porte de ma chambre – c'est Rose la recluse qui parle... – j'ai regardé dehors par la lucarne du couloir. La lune brillait comme un soleil sur fond noir, un soleil femelle qui aurait accouché de petits éclats brillants éparpillés un peu partout autour de lui, comme un immense troupeau d'enfants veillé par une mère immobile incapable d'amour.* »

A la fois classique et fantasmagorique, *Né d'aucune femme* prouve que le romanesque, s'il est chimiquement travaillé dans chacune de ses molécules, peut encore éblouir. ■

NÉ D'AUCUNE FEMME,
de Franck Bouysse,
La Manufacture de livres,
336 p., 20,90 €.